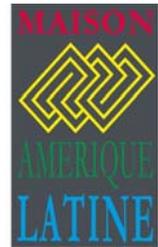


Colloque - Hommage à l'écrivain
 Mohammed Dib
 Maison de l'Amérique latine
 217, Boulevard Saint-Germain 75007 Paris
 24 Septembre 2013

INSTITUT
 FRANÇAIS



Sous le parrainage de Yamina Benguigui, Ministre déléguée chargée de la Francophonie
 En collaboration avec l'Institut français et avec le soutien de la Maison de l'Amérique latine
 Sous la direction scientifique de Abd El Hadi Ben Mansour, Université de Paris IV-Sorbonne

Les deux Oedipe

Mohammed Dib, horizon 2000

Il paraîtrait normal et attendu que Mohammed Dib aborde dans ses derniers livres une réflexion sur la mort, sous quelque forme ou dans quelque genre littéraire que ce soit. De ces derniers livres, c'est-à-dire ceux qui précèdent ou suivent de peu l'an 2000, on évoquera principalement *L'arbre à dire* de 1998, *Comme un bruit d'abeilles* de 1998 et *Simorgh* de 2003¹.

En fait, on ne saurait dire que la proximité de la mort ou l'acheminement vers elle y soit directement évoqués si ce n'est à l'occasion d'un texte qui joue ce rôle indirectement et qui se trouve dans la troisième et dernière partie de *Simorgh* sous le titre : *L'élévation d'Oedipe*². Et c'est de l'*Oedipe à Colone* de Sophocle qu'il y est question, pour la première fois semble-t-il dans l'oeuvre de Mohammed Dib, alors qu'il a déjà évoqué plusieurs fois auparavant le mythe d'Oedipe, principalement pour l'épisode de la rencontre entre Oedipe et le sphinx, précédant les événements célèbres que Sophocle raconte dans *Oedipe Roi*.

D'Oedipe à Colone on pourrait dire que cette tragédie est triplement liée à la mort, celle d'Oedipe lui-même qui a choisi Colone, faubourg d'Athènes pour y disparaître du monde des vivants (ce dont on entend le récit à la fin de la pièce) ; mort de Sophocle dont c'est la dernière pièce, jouée à titre posthume en 401 alors que Sophocle (né en 495) est mort en 406³ ; et mort ou fin du grand siècle de la civilisation athénienne, le cinquième siècle avant Jésus Christ, période où Athènes atteint son apogée notamment grâce à des génies comme Sophocle.

Cependant la mort d'Oedipe dans cette tragédie est bien loin d'être représentée sous un jour triste ou misérable, à l'inverse de tous les événements de sa vie qui ont précédé, et qui ont été particulièrement riches en horreur sanglante, comme Mohammed Dib ne manque pas de le rappeler. L'acheminement d'Oedipe vers la mort est d'abord à prendre au sens propre, puisqu'il y parvient au terme d'un long et difficile parcours à partir de Thèbes d'où il a été chassé, conduit, nourri, soutenu, par la seule présence de sa fille Antigone. Mais ce parcours est aussi, évidemment, d'un autre ordre, symbolique celui-là, c'est le chemin par lequel Oedipe s'éloigne des

¹ Tous trois parus aux Editions Albin Michel.

² Les références à ce texte renverront à sa réédition aux éditions Dahlab d'Alger, où il se trouve aux pages 237-238.

³ Une vingtaine d'années après *Oedipe Roi* jouée sans doute en 425, en tout cas entre 430 et 420

crimes, parricide et inceste, qu'il a commis bien involontairement, pour atteindre ce que Mohammed Dib n'hésite pas à appeler la *sainteté*.

On ne peut manquer de s'arrêter sur ce mot, qui peut paraître inattendu, à cause d'un réflexe certainement naïf et contre lequel Mohammed Dib veut justement s'élever. La sainteté serait réservé aux Chrétiens en sorte que le mot paraîtrait déplacé, au sens propre, géographique, historique et civilisationnel, dans la Grèce antique⁴.

Ce qui se passe dans *Oedipe à Colone* relève assurément, comme tout ce qui concerne Oedipe, de la mythologie grecque, et de certaines croyances ou pratiques appartenant à la Grèce antique. Sophocle lui-même, parlant par exemple du Roi d'Athènes Thésée, voulait évoquer des époques archaïques, très antérieures à la sienne, mais dont il était capable de retrouver des traces dans ce faubourg de Colone qui est à la fois le lieu de sa naissance et celui de sa mort. *Oedipe à Colone* est un hommage rendu à un lieu et à ses croyances fondatrices. Mais aussi, et ce double aspect fait la richesse de la pièce, Sophocle y exprime le sentiment que *dans l'homme avec l'âge, l'humanité se hausse par une subtile mutation à la sainteté, ainsi qu'au lustre, au rayonnement dont s'entoure la sainteté*.⁵

C'est à partir de cette affirmation, ou de cette intuition, que Mohammed Dib prend position, de manière marquée et presque polémique, contre une usurpation particulièrement néfaste, d'abord parce qu'elle est injustifiée, et ensuite parce qu'elle aboutit à une incompréhension. Il s'agit de la prétention occidentale à se réserver le concept de sainteté, *supposant qu'il y ait eu ignorance de tout concept de sainteté chez les Grecs anciens*⁶. Attitude qui apparaît dans ce cas particulier mais que Mohammed Dib intègre dans un propos beaucoup plus général : *A son habitude abusive, l'Occident s'est approprié l'héritage grec et l'a interprété selon ses vues pour finir par en faire sa chose*⁷.

La critique ici formulée est connue, d'autant qu'on a mainte preuve de cette "attitude abusive" qu'elle s'emploie légitimement à dénoncer. Plus nouvelle et plus originale, l'idée que Mohammed Dib soutient à partir de là, s'appuyant sur sa qualité d'Algérien qu'il souligne par la formule : *Nous, gens d'Afrique*⁸. Il s'agit de retirer à l'Occident ce qu'il usurpe comme étant son bien et de rendre ce bien à qui de droit, c'est-à-dire, explicitement, à l'Orient. Toute la suite de la réflexion (polémique) dans laquelle l'auteur s'engage développe cette affirmation : *Mais la Grèce antique était l'Orient dans tout ce qu'il a de plus oriental (...)*⁹; une certaine idée d'Orient qui passe d'abord par des considérations religieuses, tout à fait dignes d'intérêt.

Mais avant de s'y attacher, on tombe en arrêt sur le fait que Mohammed Dib n'est pas coutumier de tels propos. La revendication de son algérianité (à travers la notion d'africanité) pourrait apparaître comme une forme de nationalisme, alors qu'on sait à quel point il est éloigné de cette façon de penser. Et l'opposition entre Orient et Occident n'entre pas davantage dans la structuration la plus fréquente de sa pensée.

⁴ Sans même parler des saints musulmans, puisque M.Dib ne le fait pas.

⁵ Op.cit.p.228

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

On trouve en effet chez certains critiques l'idée qu'il y aurait chez Oedipe, dans cette dernière pièce de Sophocle, une attitude "pré-chrétienne", comme si le christianisme avait l'apanage de ce que Mohammed Dib appelle ici la sainteté.

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.

La première explication pourrait être que cette question de sainteté lui paraît l'occasion de régler leur compte aux confiscations et torsions¹⁰ de toute sorte que l'Occident a infligées au christianisme en s'éloignant toujours davantage de son origine, orientale comme celle des deux autres monothéismes.

L'autre explication aurait davantage rapport avec la question de la mort. Il s'agirait d'un agacement, et encore le mot semble bien faible, devant l'idée que le plus haut niveau spirituel serait celui de la mort dite chrétienne (l'expression est en effet répandue¹¹) en fonction d'une hiérarchie donnée comme allant de soi, alors que rien, évidemment, ne la justifie. Cette sensibilité particulière de Mohammed Dib face à une telle prétention est certainement en accord avec sa manière d'être la plus constante, mais elle a pu être réactivée par le fait que l'homme qui écrit ces lignes a désormais passé les quatre-vingts ans.

Sa riposte à l'occidentalisation de la tragédie grecque s'appuie sur des arguments qui ont le mérite d'être concrets, non idéologiques mais davantage sociologiques et liés à des observations évidentes. Pour M.Dib, le célèbre dialogue entre Oedipe et Antigone, sur lequel s'ouvre la pièce, ne peut se concevoir dans le monde occidental contemporain, alors qu'il paraît tout à fait à sa place si on le transporte dans l'Algérie d'aujourd'hui¹²: *On ne verrait pas une scène pareille trouvant place aujourd'hui dans un paysage européen, occidental, et dans ce cadre d'oliviers, de vignes de lauriers mais aussi de terres arides, calcinées, calcifiées par un soleil impitoyable ; aujourd'hui en Algérie oui, cette scène serait même moins déplacée que dans une Grèce moderne européanisée à outrance.*¹³

A partir du paysage et des effets produits sur lui par le climat réel, M.Dib passe à la notion de *climat mental*¹⁴ et c'est à celui-ci qu'il consacre la longue analyse sur laquelle se termine son *élévation d'Oedipe*. Le terme d'*élévation* qui n'apparaît que dans le titre de ce chapitre trouve ici son commentaire, suivant un mouvement comparable à celui que suscitait le mot *sainteté*. Les deux mots en effet sont arrachés de la même façon par l'auteur à leurs connotations chrétiennes ou plutôt devenues telles par usurpation, et ils sont replacés par lui dans un contexte tout différent, trouvant leur sens originel dans une Grèce antique non occidentalisée.

M.Dib connaît évidemment le sens du mot *élévation* employé dans le rituel catholique de la messe. Il s'agit du moment où selon cette liturgie, il y a consécration des deux espèces (le pain et le vin) par l'effet d'un geste que le prêtre accomplit. Il s'agit là de rituel, mais le mot élévation, par son origine et son étymologie, est aussi chargé de spiritualité, signifiant l'effort par lequel le croyant s'arrache aux choses d'ici bas pour monter (=s'élever) vers Dieu. On sait que le poète Baudelaire en a donné une admirable version personnelle et bouleversante dans un poème des *Fleurs du mal*:

*Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
s'élancer vers les champs lumineux et sereins*

Dans le choix de ce titre par Mohammed Dib, il y a certainement un hommage à Baudelaire, mais il manifeste aussi par là sa volonté de rendre concret un renversement présenté d'abord sous une

¹⁰ Pire que le catholicisme, le protestantisme et ses différents avatars.

¹¹ On parle d'une vision chrétienne de la mort ou de sa signification chrétienne.

¹² Comme dans celle du passé évidemment. C'est l'Occident moderne (Grèce incluse) qui est devenu incompatible avec la Grèce antique.

¹³ Op.cit.p.230

¹⁴ p.234

forme spatiale, avant de prendre toute espèce de signification symbolique. L'élévation d'Oedipe va consister à disparaître dans un trou noir plutôt que de monter dans les airs, véritable inversion de ce qu'il en est d'une mort sainte dans la conception qu'en promeut le catholicisme. Et cette vision du trou noir renvoie bien davantage au mystère de la mort tel que ressenti dans la Grèce antique, le mot *mystère* s'imposant ici puisque c'est justement de cela que veut parler M.Dib, de ces représentations rituelles saisissantes, réservées aux initiés et connues sous le nom de *Mystères d'Eleusis*¹⁵.

La religion grecque de l'antiquité fait partie de ce qu'on appelle les religions à mystère. Mot auquel on peut donner aussi bien ses connotations très actuelles que son sens archaïque, rappelé par M.Dib à propos de pratiques et de croyances déjà ressenties par Sophocle lui-même comme remontant à un passé très ancien. Ces mystères nous sont forcément assez mal connus puisqu'ils doivent leur nom au fait que les initiés se devaient d'en garder les secrets. Incontestablement ceux-ci concernaient le cycle de la vie et de la mort, lui-même rattaché à la culture des plantes, principalement celle du blé¹⁶.

Quoi qu'il en soit, l'évocation de ces mystères permet de revenir à une conception de la mort aussi impressionnante que belle : il ne s'agit pas selon la conception chrétienne naïve, d'évoquer la possibilité d'une sanctification représentée comme une montée vers le ciel, mais de manière beaucoup plus impressionnante voire bouleversante, celle d'une disparition dans le trou noir dont nous parle aussi la science la plus moderne¹⁷. Pour justifier son évocation du trou noir, M.Dib cite longuement le récit fait par un messager, à la fin de la pièce de Sophocle, de la manière dont Oedipe disparut du monde des vivants : *Dès qu'il fut arrivé au seuil de ce gouffre qui descend au fond de la terre par des degrés d'airain, il s'arrêta là où le chemin se partage en plusieurs autres (...) Après nous être éloignés un peu nous regardâmes et vîmes que l'homme avait disparu et que le Roi (=Thésée) tenait la main devant sa face et ses yeux, comme à l'aspect d'une chose terrible dont il ne pouvait soutenir la vue (...) De quelle façon l'homme a-t-il péri ? Aucun mortel ne le dira (...) mais un envoyé des Dieux l'a emmené, ou bien les gouffres amis et ténébreux de la terre où sont les morts se sont ouverts pour lui. Et il est parti sans gémissements et sans douleurs, et nul des mortels n'est mort plus étrangement*¹⁸.

A ce point, le commentaire de M.Dib touche à sa fin, se contentant d'affirmer qu'il y a là un aboutissement, *une fin qui en atteste le sens*¹⁹. Mais il est évident que l'auteur n'est pas homme à prétendre expliciter ce sens et à vouloir nous l'imposer. Pas davantage homme à vouloir se prendre au sérieux, selon l'expression populaire.

En sorte que le texte, après avoir atteint de sommets de beauté et de gravité, se termine sur une pirouette²⁰ ; ce qui prouve s'il en était besoin que M.Dib reprend à son compte cette évocation d'une mort admirable, assurée par de longues citations de Sophocle ; ce recours, outre le plaisir du texte²¹, lui permet de s'exprimer très clairement me semble-t-il quoique avec sa discrétion habituelle.

¹⁵ p.235

¹⁶ Représenté dans la mythologie par la déesse Déméter.

¹⁷ On sait que depuis quelques décennies les astrophysiciens désignent sous ce nom une masse située au centre de la voie lactée, équivalente à plusieurs millions de fois celle du soleil et exerçant un pouvoir de désintégration sur tout matériau intergalactique.

¹⁸ Pp.235-237

¹⁹ p.238

²⁰ Reste à se demander si cela présente un intérêt pour qui que ce soit.p.238

²¹ Titre de Roland Barthes (1973)

Le parcours d'Oedipe a commencé par l'énigme du sphinx et par la réponse qu'il a été capable de lui apporter. On sait que c'est d'une définition de l'homme qu'il s'agit et du parcours de celui-ci tout au long d'une vie²². La mort par laquelle celle-ci se termine est une disparition dans le trou noir, mais aussi un aboutissement, ce qui donne son sens à tout ce qui a précédé, même si cette mort est différente du reste, en rupture plutôt qu'en continuité.

Ces réflexions de M.Dib sont aussi émouvantes qu'intéressantes et utiles, s'agissant d'un homme aussi secret, peu porté sur le bavardage métaphysique. Sa conclusion, qu'on devine, ne peut en effet manquer d'être la suivante : que serait la vie humaine sans la mort qui la termine, au terme d'un acheminement ?

De cette conviction, on a une sorte de preuve *a contrario* dans les sentiments qu'il exprime à l'égard d'une découverte très contemporaine, qui est la possibilité du clonage et qui serait l'éventualité du clonage humain. Sentiments entièrement négatifs, violents même dans le rejet voire la répulsion qu'ils manifestent. Il les exprime, entre autres lieux, dans ce même volume de *Simorgh* qui vient d'être évoqué, mais cette fois dans la deuxième partie sous le titre *Mon clone si je meurs*²³

L'idée du clonage révolte M.Dib et ce, très explicitement, dans la mesure où il y voit un refus de la mort. Refus aussi grotesque que dommageable de ce qui est la définition la plus essentielle de l'être humain. Le grotesque est souligné par une sorte d'assonance entre clone et clown²⁴, plusieurs fois rappelée par M.Dib. L'aberration consiste en un déni du fait que l'espèce humaine est la seule de toutes les espèces animales à être consciente de sa mortalité (= le fait que toute vie est destinée à s'achever par la mort).

La recherche du clonage n'a d'autre sens, pour notre auteur, que cette négation et dénégation d'une mort inévitable : *Ces artifices par la grâce desquels on devrait pouvoir faire l'impasse sur sa mort et se survivre*²⁵, tels sont les mots par lesquels commence sa définition, très vite suivie par son refus indigné d'entrer dans ce misérable jeu. Le mot indigné reprend ici celui qui est employé par l'auteur lui-même et qui est encore beaucoup plus fort, l'adjectif *indigne*, signifiant la perte de tout ce qui fait la dignité humaine—dont on comprend alors qu'elle consiste pour une part au moins dans l'attitude adoptée devant la mort : *Mais alors, avec toutes mes peurs, que cet espoir déguise mal, quel respect vais-je garder pour moi-même ? Me changerai-je du jour au lendemain en mendiant débile d'une promesse grosse de clauses vicieuses, indignes ?*²⁶

On ne peut douter que M.Dib se rattache à la tradition venue de la Grèce antique, dont il va bientôt parler dans son livre²⁷, et qui se résume dans la formule platonicienne: *que philosopher, c'est apprendre à mourir*.²⁸ Que restera-t-il de cette grandeur et de cette sagesse de l'homme lorsque les esprits, sinon la réalité, se seront laissé gagner par cette *clownerie* dont M.Dib, avec l'ironie sardonique qu'on lui connaît parfois, a beau jeu de montrer les conséquences (pour le moment virtuelles) les plus loufoques, aberrantes et dérisoires ?

Toute la grandeur de l'homme est de savoir disparaître dans le trou noir, c'est ainsi que pourrait se résumer ce qu'il vient de nous dire dans ces deux passages de *Simorgh*.

²² A la question du Sphinx, la réponse est *l'homme*, vu à trois moments différents de sa vie.

²³ *Simorgh*, op.cit. pp.170-175

²⁴ p.172

²⁵ p.170

²⁶ p.171

²⁷ Le chapitre consacré à *Oedipe à Colone* suit de peu cette réflexion sur le clonage. Ainsi chemine la continuité (parfois peu visible) entre les différents fragments sont sxe omposent certaines oeuvres de Dib

²⁸ Tradition reprise par Cicéron, Montaigne, Spinoza...

L'admiration de Mohammed Dib pour *Oedipe à Colone* va de pair avec une dépréciation certaine de la pièce qui précède dans la tragédie des Labdacides²⁹, cet *Oedipe Roi* pourtant si célèbre et si admiré. Ses réserves, considérables, semblent venir de plusieurs sources et s'expliquer de plusieurs manières. Elles sont presque toutes résumées au début et même dans le cœur du chapitre de *Simorgh* consacré à *Oedipe à Colone* sous le titre *L'élévation d'Oedipe*. Et c'est même par là que le chapitre commence, en sorte que, lorsqu'il en arrive à la dernière pièce de Sophocle, elle bénéficie par contrecoup de tout ce que M.Dib déplore ou dénigre dans la précédente.

A cet égard, il n'y va pas par quatre chemins, si l'on ose dire familièrement³⁰. *Oedipe Roi* lui semble un ramassis d'épisodes *grand-guignolesques*, le mot est de lui, et il se fait un plaisir d'en dresser la liste, dont on s'accordera à reconnaître qu'elle est chargée. D'où une hypothèse concernant la démarche de Sophocle dramaturge, qui aurait voulu rendre plus saisissante, après la traversée de tant d'horreurs, la catharsis³¹ ou purification finale à laquelle Oedipe accède en arrivant à Colone, à ce moment où il atteint la sainteté : *A bien y voir, tout se passe au moins comme si la catharsis avait opéré sur le dramaturge, le premier, mais qu'il lui eût fallu d'abord en passer par l'Oedipe Roi et ses horreurs, horreurs qui auraient connu le plus grand succès sur le boulevard du Temple, le boulevard du Crime.*³²

L'idée est originale, elle invite à réfléchir à tout ce qui sépare le mélodrame de la tragédie³³ et qui se réduit parfois à peu de chose. En tout cas, on a par là la preuve qu'à ce moment de sa vie, M.Dib préfère une littérature très peu événementielle, qui vise principalement à montrer *l'élévation*, comme il le dit si bien, et l'apaisement.

Mais ce qu'il reproche principalement et ironiquement à *Oedipe Roi*, c'est d'avoir été une telle aubaine et une telle mine d'or pour les psychanalystes nos contemporains, à croire, comme il le dit avec sa malice ordinaire, non sans quelque férocité, que Sophocle n'aurait écrit que pour eux (et accessoirement pour faire leur fortune, ce qu'il faut sans doute entendre aussi au sens financier du mot !)³⁴

M.Dib, qui n'est pas l'homme des excès, réprouve certainement dans la psychanalyse son côté envahissant et son utilisation abusive d'un texte dont elle fait un usage outrancier en même temps que réducteur. Lorsqu'il parle de l'Occident, il en retrouve les défauts les plus fréquents dans son utilisation du *cas Oedipe*, *ce destin, ces mésaventures dont il glosera à perte de vue, sollicitera le sens au-delà de tout sens commun, avec une complaisance suspecte.*³⁵

Ce qui lui permet de plaisanter à sa manière sur ce qu'on peut après tout imaginer légitimement, puisque on sait que des cent vingt pièces de Sophocle, sept seulement nous sont parvenues, dont *Oedipe Roi* : et si la pièce au contraire avait disparu comme tant d'autres, avalée elle aussi dans le

²⁹ Dans la mythologie grecque, ce sont les descendants de Labdacos, roi de Thèbes, voués à un destin tragique.

³⁰ On sait à quel point, surtout dans ses dernières oeuvres, M.Dib a aimé user d'expressions imagées, concrètes et familières, empruntées au langage parlé le moins académique qui soit.

³¹ La catharsis (mot grec) est le moment où l'on se libère des passions et des pulsions les plus dommageables, de manière à atteindre la pureté. Le spectacle de la tragédie opérerait cette catharsis sur les spectateurs.

³² Op.cit.p228

³³ Distinction bien difficile à faire s'il s'agit par exemple du théâtre de Shakespeare

³⁴ pp.229

³⁵ ibid.

fameux trou noir, qu'en serait-il advenu de notre psy et de nos psy... Grande question dont on a bien le droit de s'amuser un peu !

La psy, comme son nom l'indique, est la manifestation la plus éclatante de ce que M.Dib reproche à l'Occident, et qu'il appelle son *psychologisme morbide*³⁶—le mot morbide pouvant être pris au sens propre—ce qui atteint un stade pathologique ou relève de la maladie (ici mentale)—puisque en effet la psychanalyse est d'abord une forme de la psychiatrie, c'est-à-dire des soins thérapeutiques apportés aux malades mentaux. Mais il est clair qu'on a étendu son domaine bien au-delà et qu'on en a fait notamment un mode de lecture ou d'interprétation des relations familiales, du moins dans le triangle père-mère-fils, ce qui en effet réducteur si l'on pense à d'autres civilisations que celles où s'est imposé le modèle de la famille dite nucléaire³⁷.

Or c'est précisément à cause de cette réduction que M.Dib s'inscrit en faux contre une lecture freudienne des rôles et des affrontements familiaux, comportant principalement, chez le fils, le désir de se débarrasser du père pour prendre sa place auprès de la mère, comme le fait Oedipe auprès de sa mère Jocaste qui devient son épouse après l'épisode au cours duquel il a tué son père Laïos.

La critique de M.Dib s'appuie sur la connaissance qu'il a de la famille algérienne, dont il tire l'idée que le désir de tuer le père n'a pas de sens dans cette société. Il s'en explique dans un texte très important à cet égard et qui se trouve dans la première partie de *L'arbre à dire* (1998) sous le titre : *Le retour d'Abraham*³⁸.

Ce texte très éclairant s'ouvre sur l'affirmation que les Algériens n'ont pas eu à tuer le père, selon la formule consacrée par la psychanalyse, *les diverses colonisations d'une Histoire proche et lointaine s'étant chargées de le faire et de réduire ainsi les fils à un orphelinage généralisé, ou à une forme de bâtardise par confiscation de l'image paternelle*.³⁹

Dans ce texte, écrit pendant la tristement fameuse décennie noire qu'a connue l'Algérie, M.Dib a évidemment à l'esprit les abus effroyables et meurtriers commis par le terrorisme islamiste. Il suggère ici qu'une relation complètement faussée à l'image du père pourrait en fournir une explication, qui n'est évidemment pas une justification. Les intégristes veulent se donner à eux-mêmes la place du père, un père particulièrement archaïque et cruel qui ne connaît que son bon vouloir et s'accorde le droit de vie et de mort sur tout son entourage.

En dehors de ce détournement très particulier de l'image du père, qui à dire vrai n'en est qu'une sinistre et fallacieuse caricature, il apparaît à M.Dib que le père maghrébin n'est nullement une figure omniprésente et despotique dont il faudrait détruire l'autorité mais au contraire une figure toujours déjà détruite et dont les fils ne souffrent que par son absence⁴⁰—aussi bien d'ailleurs, sinon davantage, dans le monde de l'émigration. La manière dont il évoque ces enfants déjà délinquants alors qu'ils sucent encore leur pouce est pleine d'une tendresse bouleversante pour des jeunes êtres que l'absence réelle ou symbolique d'un père rend cruellement orphelins. L'humour est sa manière de dire des situations trop pathétiques pour être exprimées sans précaution.

³⁶ p.229

³⁷ Structure familiale composée d'un couple et de ses enfants.

³⁸ Ed. Albin Michel, pp.72-76

³⁹ p.72. "Tuer son père", en psychanalyse, c'est prendre sa propre place d'homme, se libérer de l'autorité et du schéma paternel.

⁴⁰ Mohammed Dib lui-même avait perdu son père à l'âge de dix ans.

C'est ce qu'on comprend à lire *Le prophète*, l'une des nouvelles incluses dans *Comme un bruit d'abeilles* (2001). Le prophète lui-même, qu'on lui mette une majuscule pour désigner le Prophète Mohammed ou une minuscule pour désigner son modeste avatar de banlieue, apparaît comme un substitut du père absent. Dans ce rôle, on trouve aussi bien le drôle de juge devant lequel comparaissent les enfants délinquants dont le très jeune Ticlou, nouvelle figure du Gavroche des *Misérables*, âgé de onze ans et qui ne les paraît pas. Les circonstances font que Ticlou va servir de guide au juge en visite incognito dans la misérable cité Bellevue ; et quelque chose qu'on serait tenté d'appeler une reconnaissance paternelle se met à jouer entre eux dans les deux sens, comme on le pressent à lire ces quelques lignes :

*Sceptique, Ticlou, avec une moue, secoue la tête comme il l'a vu faire au juge. Sa main, il l'a oubliée dans celle de l'homme, et simplement ils marchent, simplement ils causent, la cité Bellevue n'a qu'à chier dans ses bottes. Ce môssieu y trafique avec les poulets ? Et après ? Ticlou s'est jamais senti aussi—comment?—aussi bien, le moral aussi gonflé, une pêche du tonnerre. Qu'à des moments pour respirer il doit avaler sa salive.*⁴¹

Bref Ticlou, exceptionnellement, a trouvé un père, et il est bien possible que ce soit la première fois en onze ans.

L'idée que le fils puisse désirer sa mère et souhaiter en devenir l'époux est encore bien plus impensable dans une perspective maghrébine, non pas malgré mais précisément à cause de la très forte symbiose qui fait que le garçon ne sent pas sa mère comme un être séparé de lui, mais plutôt qu'il se sent lui-même comme un être encore et toujours incorporé à elle. Au début de l'article sur *Oedipe à Colone*, alors qu'il est encore question d'*Oedipe Roi*, M.Dib a un cri d'étonnement qui va presque jusqu'à l'indignation à l'idée que Jocaste n'a pas reconnu son fils Oedipe devenu adulte lorsque les hasards de la vie le ramènent auprès d'elle à Thèbes. *Inimaginable*, dit-il, et l'on comprend qu'il emploie ce mot dans toute sa force, non seulement au sens d'in vraisemblable mais au sens de monstrueux et d'inhumain : comment admettre en effet l'idée d'une mère, cette Jocaste pas fichue de reconnaître son Oedipe de fils, quand⁴² il lui aurait été enlevé à la naissance⁴³ !

Tout se passe comme si, pour le fils maghrébin, la mère était une sorte de prolongement de lui-même, en sorte qu'il est aussi absurde de l'imaginer amoureux d'elle que s'il l'était de son propre bras ! L'amour, le désir, ne peuvent se porter que sur un objet séparé et même s'il s'agit de rétablir un état fusionnel, encore faut-il que celui-là ait été rompu auparavant. Or cette extériorité n'existe pas, et l'on voit bien ce qu'il en est dans un texte autobiographique de *Simorgh, Incertaine enfance*⁴⁴ . M.Dib y raconte ses débuts dans le métier d'instituteur, alors qu'il n'avait guère que dix-huit, dix-neuf ans. Il avait été nommé dans un lieu-dit la plaine des Angad⁴⁵, où les conditions de vie étaient particulièrement difficiles, aussi bien pour le jeune maître que pour ses élèves, dont le point commun était de n'avoir rien à manger. Grâce à une maigre subvention arrachée de haute

⁴¹ Op.cit.pp.217-218

⁴² Au sens de *quand bien même*. Cet enlèvement correspond aux faits racontés, en sorte que pour beaucoup de lecteurs de la pièce, cette non reconnaissance n'a rien d'in vraisemblable, mais il n'en est pas ainsi pour l'Algérien Mohammed Dib !

⁴³ p.227

⁴⁴ Op.cit.p.143

⁴⁵ A Zoudj El Beghal, ainsi décrit par le guide bleu Hachette de 1927 : *dernière station algérienne à la frontière marocaine, à l'entrée de la plaine des Angad (500 à 600m. d'altitude) aux terres rougeâtres piquées de tentes nomades (...) la végétation arbustive a disparu.* p.172

lutte, ils se nourrissent de pois chiches bouillis, jusqu'au moment où cet ordinaire va s'améliorer un peu, au moins dans sa préparation, grâce au fait que la mère du jeune instituteur arrive auprès de lui pour le seconder et *partager avec lui les solitudes de l'Angade*⁴⁶. Il y a là une information qui semble donnée presque par hasard, comme s'il s'agissait d'une chose simple et naturelle, alors qu'il s'agit en fait d'un dévouement et d'une abnégation illimités ; on apprend que la mère est la première levée, pour préparer du café sitôt ses dévotions expédiées, qu'elle pétrit du pain et qu'elle passe ses matinées à *rouler du couscous, la seule nourriture dont nous devons nous contenter, mais qui aurait songé à s'en plaindre, pas nos gosses (algériens), pour qu'ils continuent d'apprendre une langue française enseignée par un gosse (algérien) à peine plus âgé que le plus âgé d'entre eux.*⁴⁷

C'est ainsi que la mère du jeune maître devient la mère de ses élèves, figure de mère assurément, mais dont il serait aussi absurde que révoltant de l'imaginer comme objet du désir, alors que cette situation est souvent évoquée dans les textes maghrébins lorsqu'il s'agit d'une institutrice française, par définition étrangère et désirable comme telle.

C'est un grand débat de savoir si ce que les psy appellent tout simplement l'*Oedipe* est universel ou pas. Pour M.Dib il est évident qu'il ne l'est pas, raison pour laquelle il ne se sent pas concerné ni intéressé par la psychanalyse freudienne⁴⁸. Mais pour autant il ne se sent pas du tout dispensé de donner son avis dans ce débat, en sorte qu'on ne peut sûrement réduire sa position à celle d'un Algérien qui ne tiendrait compte que de ses préoccupations nationales voire nationalistes. On tient donc ici un exemple de sa position qui est complexe et fort subtile. Il revendique sa position d'Algérien comme celle à partir de laquelle il veut penser les problèmes dits universels mais trop souvent réduits à leur dimension occidentale.

Denise Brahim
Paris

⁴⁶ p.145

⁴⁷ p.146

⁴⁸ En revanche, d'après une information fournie par sa fille Catherine Dib, *il était un grand lecteur et un grand admirateur de Jung, surtout pour son concept de l'inconscient collectif.*